CYAN-MAGENTA-JAUNE-NOIR

L'ŒIL DE L'ECOLE DE JOURNALISME

«Deviens le grand œil fixe sur le grand tout» V. Hugo

Journal de l'ESJSC
(Ecole Supérieure de Journalisme et des Sciences de la Communication)
Adresse : Dar Salam
Téléphone : 66 75 28 58 – 78 98 64 73
Directeur de publication : Alassane Diakité
Encadrement pédagogique : Diomansi Bomboté
Encadrement technique : Modibo Sidibé
Rédacteurs : Aly Asmane Ascofaré, Chaka Kéita, Mamédy Dramé, Salimata Koné
Adresse mail : œil.esjsc@gmail.com
Page Facebook : L'Œil de L'ESJSC

Publication de l'Ecole Supérieure de Journalisme et des Sciences de la Communication (ESJSC) N° 005 • 3e année • Mai 2021

Vaincre la bataille du développement

L'amour de Makandiana

Avec ces quelque 2 000 habitants, Makandiana, sur la route menant vers la Guinée, est l'un des 21 villages sous la juridiction de la commune de Siby, à environ 60 km de Bamako. Une petite bourgade noyée dans la savane herbeuse peuplés de noirs scopions et parsemée, entre autres, des arbres comme le néré et le karité, des manguiers, des tamariniers et les inévitables épineux habités par des essaims d'abeilles.

Un village, où, malgré l'âpreté des conditions générales d'existence dans lesquelles se débat le tout le Mali, montre des signes aussi surprenants qu'étonnants de résilience laissant penser que l'espoir de lendemains prometteurs n'est pas définitivement enseveli sous la poussière ocre qui enveloppe tout l'environnement. Stoïques, les populations, hommes et femmes, drapés dans leur dignité légendaire de fiers mandingues, ne laissent apparaître le moindre signe de déprime. En cette saison, les mangues pullulent et leur odeur suave embaument l'atmosphère est remplie de son omniprésente.

C'est ce cadre bucolique, qui a son propre charme qu'a choisi la 2e année (L2) de l'Ecole supérieure de journalisme et des sciences de la communication (ESJSC) pour effectuer en ce mois de mai leur sortie pédagogique pour tester les rudiments de leurs connaissances des techniques professionnelles englobant la collecte, le traitement, l'analyse de l'information à multiples facettes, sociétales, économiques, culturelles, environnementales. Chers amis lecteurs, nous vous prenons à témoin des efforts que ces professionnels en herbe déploient, avec un réel enthousiasme, mais aussi avec abnégation digne de respect au regard des conditions de reportage loin d'être idéales. Avec vos critiques, vos suggestions, demain, ils feront mieux. Merci pour votre accompagnement indulgent.

Pr Alassane Diakité

REMERCIEMENTS

L'École supérieure de journalisme et des sciences de la communication (ESJSC) exprime sa sincère gratitude au Groupe Ami (producteur de l'eau minérale Diago), à la Croix rouge Mali et sa Vice-présidente Mme Astan Coulibaly, au Ministre de la communication et de l'économie numérique personae intuitu, à Monsieur le Maire de Siby et ses collaborateurs, au Lycée Kamandjan et son Pr Karim Bamba, aux habitants de Makandiana et à l'Association pour le développement économique socio-culturel de Makandiana (ADESMA), dont le soutien materiel, intellectuel et morale inestimable, conjugué aux ressources de l'École, a contribué à la mise en œuvre de la sortie pédagogique.

Une mention spéciale à l'Agence malienne de presse (AMAP) et son directeur Bréhima Touré qui ont aimablement accepté d'imprimer ce numéro.

La rédaction

Makandiana

Les femmes au cœur de l'activité économique

Avec l'appui des ONG et le dynamisme de ses ressortissants, ce village de la commune rurale de Siby se présente comme une localité en plein essor. Grâce aux femmes qui occupent une place dominante dans la gestion du revenu familial. La récolte des gousses de néré, des noix de karité et le jardinage constituent leurs principales activités génératrices de revenus.

Assise sous le hangar de sa maison, Mariam Traoré écosse sa récolte du jour. Elle indique, « Nous coupons les fruits à l'aide d'un bambou, le matin. A la maison, je les dénoyaute et les sèche ». Le néré est vendu en gousse et en poudre. Les graines quant à elles sont transformées en soumbala. Une fois la récolte séchée et entreposée, Mariam attend avec impatience le samedi, jour de foire à Siby, pour écouler sa marchandise. Hormis le néré qu'elles récoltent individuellement, les femmes varient les cultures. « Nous faisons du riz, du maïs, du mil », détaille Nassou Koné, membre de l'association des femmes de Makandiana. Pendant l'hivernage, elles vont ramasser les noix de karité pour en faire du beurre. Bintou Keïta, membre influente de l'association, laisse entendre le chiffre de 50.000F au minimum par saison. Dans ce village, les femmes les plus riches sont celles qui ont le plus grand nombre d'enfants à la maison. Ils vont très tôt chercher les noix de karité avant d'aller à l'école à 8 heures. " La période de ramassage

des noix coïncide avec les vacances scolaires donc cela n'impacte pas sur leurs études", rassure Adama Camara, une mère de famille. « Cette année, rien que les femmes de la famille du chef de village -environ 90 membres- ont récolté 116 sacs d'arachides », affirme Nassou Koné.

L'argent ainsi récolté est réservé aux dépenses familiales (prix des condiments, vêtements et imprévus) ainsi qu'au paiement de la scolarité des enfants à l'école du village (5.000 F/an) ou à la medersa (7.500 F/an). Selon le professeur Karim Bamba du lycée de Siby, il y a eu peu de changement dans la condition des femmes du Mandé. "En 2007, elles ne bénéficiaient même pas du prix des condiments mais maintenant, ça va", témoigne le professeur d'histoire-géographie. (Ici aussi, mais commencez par le bas)

L'union fait la force

Au Mali, seulement 5% des femmes sont propriétaires terriennes alors qu'elles représentent 75% de la main-d'œuvre agricole, selon le rapport 2018-2020 du PNUD-Mali basé sur le genre. À Makandiana, elles ont compris que l'union fait la force et se sont regroupées en coopératives. Il en existe deux types, celle constituée uniquement de femmes d'une même famille et celle réservée aux femmes d'une même génération (communément appelée en malinké, karé).

Ces coopératives sont les cibles d'ONG intervenant dans la zone et qui aident les femmes dans leurs désirs d'autonomie. Le maraîchage, fortement recommandé par l'ONG malienne 3AG (Association d'aide et d'appui aux groupements) depuis les années 91, est l'une des activités phares des "makandianaises". A l'époque, 3AG a aménagé un périmètre et l'a équipé. C'est ainsi que les femmes de Makandiana se sont mises ensemble pour la première fois autour d'un projet commun. Les récoltes sont vendues et l'argent investi dans d'autres secteurs d'activités (prêts aux hommes, non sans fierté légitime- achats de semences), afin de le faire fructifier. Cette dynamique est renforcée en 2007 avec l'agrandissement du périmètre maraîcher et le forage d'un puits. Malheuresement, depuis des années, les activités de jardinage sont à l'arrêt, le puits étant bouché et le périmètre en mauvais état. Qui pourrait les sortir de là ? La diaspora est interpellé. En attendant, battantes dans l'âme, les femmes de Makandiana ne baissent pas les bras. Elles offrent leurs services aux paysans durant les travaux champêtres, contre une rémunération. Ayant le souci de former les femmes à de nouveaux métiers moins pénibles, l'Adesma (Association pour le développement économique et social de Makandiana) à lancé avec l'appui de l'ONG FAWE Mali (Forum des éducatrices africaines), la construction d'un centre de formation et d'apprentissage pour les jeunes filles. En mars 2001, le projet y a construit un bâtiment de trois salles mais il s'arrête par manque de moyens. Avec le départ du partenaire, le village se retrouve en incapacité de payer les trois formatrices. Les locaux sont alors transformés en classes pour accueillir les élèves du fondamental. (On peut cette partie)

Que vont devenir les jeunes filles de Makandiana ?

Salimata Koné

Awa Doumbia

La bonne sœur de l'éducation à Makandiana

Depuis seize ans, elle dédie sa vie d'enseignante à l'école primaire du village.

Après-midi ensoleillé. Vent brûlant. La météo signale 41° Celsius. N'empêche, Awa avance d'un pas rapide, déterminée bien qu'en période de jeûne. « J'y suis habituée. Le carême ne me fait plus rien », rassure-t-elle, toute souriante. Elle nous accueille chez elle, une maison de quelques mètres carrés, construite en banco crépi de ciment, où, elle vit avec son fils ainé, Sékou Camara. Awa Doumbia, « Directrice » comme on l'appelle au village, a la soixantaine. Profession : enseignante. Elle s'adonne à ce métier depuis seize ans, « dans la difficulté », assène-t-elle.

Épouse de Makadougou Camara, un agronome originaire de Bancoumana, cercle de Kati, Awa, 1m70, cheveux fatigués, peau ridée, a le propos courtois. Elle est mère de cinq enfants. Arrivée dans ce village du mandé depuis 2005, le seul souci qui l'obsède est le devenir de ses élèves dont la scolarité repose sur elle.

« Directrice » est détentrice d'un C.E.P.E.F (Certificat d'Etudes Primaires de l'Enseignement Fondamental) à l'école fondamentale de Mopti où elle échoue quatre fois à l'examen du DEF (Diplôme d'Etudes Fondamentales). En 2004, elle bénéficie d'une formation de trois mois en SARPE (Système Alternatif pour le Recrutement du Personnel Enseignant), une mesure appliquée en 1997 par le Ministère de l'Education Nationale pour pallier la pénurie d'enseignants, c'est ce qui la plongera dans l'enseignement. De la Venise malienne, elle s'est envolée pour Djiguidala, son village natal de la commune de Bancoumana. « Mon père était très malade et n'avait pas de moyens financiers pour se prendre en charge. Consciente de cette difficulté j'ai décidé de retourner à Djiguidala, près de lui », avoue la fille aînée d'une famille de cinq enfants. C'est étant à Djiguidala, qu'elle a eu vent de la volonté des gens de Makandiana de recruter un enseignant. « Nous l'avons d'abord envoyée faire un test au CAP (Centre d'Animation Pédagogique) de Kati, qu'elle a réussi avec brio. Et nous l'avons engagée », explique Oumar Soumano, membre du Conseil de gestion de

l'école.

À ses débuts, elle était toute seule pour gérer un effectif de 52 élèves (146 actuellement), mais depuis 2010, elle a été rejointe par deux collègues. Chacune gère deux classes sur les six que compte l'école. C'est le système de double division (chaque salle de classe abrite deux niveaux d'enseignements). Selon la directrice, cette situation bénéficie « beaucoup » aux apprenants, car ils répètent plusieurs fois les mêmes notions, « ce qui leur permet de les assimiler facilement », précise-t-elle. A l'école de Makandiana, les difficultés énumérées par Awa sont légion : bas salaire, retard de paiement, difficile accès à la documentation, peu de formation continue…

Reconnaissance.

« La directrice est sans façon. Elle montre un tel courage dans la gestion de l'école qu'elle est devenue un modèle pour nous tous. Elle est travailleuse et battante. Depuis que je suis là, il y a dix ans de cela, nous travaillons dans l'entente. Awa est même devenue une seconde mère pour moi », témoigne Aminata Poudiougou, sa collègue de 31 ans. « Elle a été la première à m'accueillir en toute convivialité. Elle est aux petits soins avec moi, tout le temps. Vu son âge, je ne cesse d'admirer sa détermination pour l'école. Elle mérite plus de reconnaissance de la part de tous ici, », renchérit Kassim Camara, un enseignant arrivé plus récemment. Les anciens élèves d'Awa ne tarissent pas d'éloges à son égard. « Je ne pourrai jamais assez remercier Madame Awa, elle représente énormément pour nous, les jeunes de Makandiana. Elle nous a appris les rouages de la vie. », lui rend hommage Kadiatou Camara, une de ses anciennes élèves devenue couturière. La reconnaissance de ces derniers constitue la principale motivation de la directrice. « Je suis très heureuse, sachant certains de mes élèves à l'université. Chaque fois, ils m'appellent pour me passer un bonjour. Il y en a un qui travaille sur la ligne de Sotrama [véhicule de transport en commun NDLR] qui mène à Siby, il ne me prend jamais les frais de transport. Pour moi, ces petites attentions valent mieux que tout l'or du monde », se réconforte-t-elle.

A bientôt 61 ans, Awa Doumbia, n'attend plus grand-chose de la vie. « Je souhaite juste être intégrée dans la fonction publique pour qu'à ma mort, mes enfants bénéficient de ma pension », désire-t-elle.

Aly Asmane Ascofaré

L'ŒIL DE L'ECOLE DE JOURNALISME «Deviens le grand œil fixe sur le grand tout» V. Hugo

Développement rural

Si Makandiana m'était conté...

Situé à 4 km de Siby (45 km de Bamako), Makandiana est l'un des 21 villages de la commune rurale du même nom. Sa population, estimée à environ 1700 habitants et installée sur une superficie de 6 km², s'illustre par un certain dynamisme dans la réalisation d'infrastructures de développement. Le village a environ deux siècles.

Avec ses maisons en banco aux tôles brillantes sous les rayons d'un soleil accablant et ses cases rondes au toit de chaume, qui se dressent au milieu d'une brousse bruissante, Makandiana tire son nom de celui de son premier fondateur, Makandian Camara, un agriculteur malinké (de la lignée Kolowouléna), originaire de Bancoumana (6 km de Siby). Fondé vers 1704, le petit hameau sera dévasté 50 ans plus tard, par des mystérieux envahisseurs au crâne rasé et dont la provenance reste jusqu'ici floue, avant de resurgir aux pieds des monts mandingues sous le nom de Kalassa (là où les lumières se sont éteintes en malinké). De Kalassa, le village revient sur le premier et actuel site vers 1884, quand Djéniba Faly (descendant de Makandian) découvrit que le milieu naturel était devenu favorable à une nouvelle occupation.

Dirigé par les Camara (descendants de Djéniba Faly), le village est constitué d'autres familles Camara, Somano (famille des griots), Traoré, Doumbia, Tigana, Coulibaly, Diabaté, Diallo et Sanogo. Et comme presque partout

dans cette partie du Mandé (partie du Mali allant du sud-est de la région de Kayes à la frontière guinéenne et qui compte 22 communes), la quasi-totalité de la population de Makandiana est d'origine malinké, ethnie dont la langue sert d'outil d'expression du village.

Autosuffisance

Une école fondamentale de trois salles de classe (double division de la 1ere à la 6e année), un centre de santé, quatre forages d'eau portable avec six pompes, une banque des céréales, une caisse d'épargne dont le taux d'intérêt est estimé à 20%, entre autres, Makandiana, avec plus d'une dizaine d'infrastructures réalisées ces dernières décennies est l'un des rares villages de la commune rurale de Siby à s'offrir une certaine autosuffisance dans la réalisation des infrastructures de développement. Une consécration qui s'explique par bien entendu une solide culture de solidarité organisée autour du chef du village, dans les coopératives et associations (en plus de l'association de la jeunesse locale, les ressortissants du village ont créée l'Association pour le Développement social et culturel de Makandiana, ADESMA, à Bamako et sont membres de l'association Kamadjan Mali en France). A titre d'illustration, le village de Makandiana a par exemple partiellement construit, avec le soutien de l'ONG française Lions solidaires, les salles de classe en dur de son école et prend en charge les salaires de ses trois enseignantes.

Les femmes

Agriculture, cueillette des mangues, transformation des noix de karité, de cajou, des gousses du néré et surtout petit commerce et commerce du bois de chauffage, les femmes sont sur tous les fronts et jouent pleinement leur rôle de pilier de la famille en général et de leurs filles en particulier : Acheter les condiments pour les délicieux plats de tô, payer la scolarité et assurer la santé et l'habillement de leurs filles... Comme la tradition veut que la mère pourvoie aux besoins de sa fille et le père de son fils.

Au niveau du village, elles se regroupent en coopératives ou parfois en karé (association regroupant les femmes dont le mariage a été célébré à la même période) pour cultiver des hectares de terre dont les tonnes d'arachide, de coton et de maïs leur permettent de contribuer aux projets de développement du village.

Sous d'autres cieux, l'économie du village reposerait essentiellement sur la terre. Mais à cause du faible rendement des sols provenant depuis plusieurs années du changement climatique, l'élevage, l'apiculture et surtout le maraîchage occupent une place importante dans les mentalités. Même si des efforts restent à déployer pour y parvenir.

L'autre conséquence du faible rendement des sols est la migration massive des jeunes d'abord vers Kayes à plus de 500 km (à l'ouest du Mali) pour le navétanat (travail occasionnel) pendant la saison sèche en pays soninké puis vers les zones aurifères (Keniéba, Selingué, Naréna etc.) pour y pratiquer l'orpaillage traditionnel. Cependant, le « grand eldorado » de ces jeunes, qui abandonnent souvent les bancs de l'école dès les 18 ans, reste l'Europe. L Espagne, l'Italie, et surtout la France pour continuer vers l'Angleterre, qui riment avec une certaine mobilité sociale, accueillent - dans des conditions pourtant de plus en plus déplorables - des dizaines et des dizaines de migrants depuis quelques années. Alors qu'il y a tant à faire au pays !

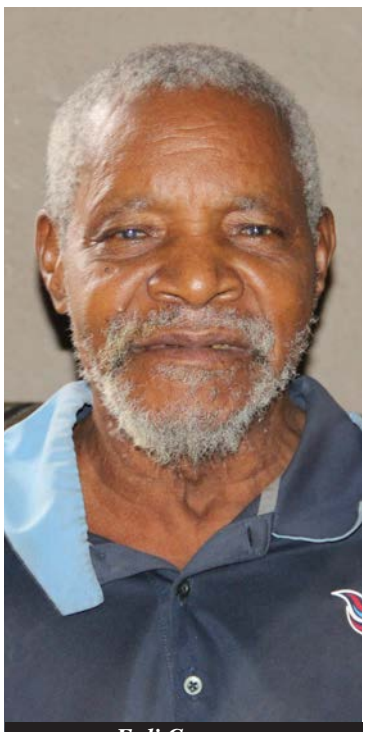
Mamédy Dramé

Makandiana

Le village ressuscité

Confronté à la guerre et à l'invasion coloniale, ce village mandingue, situé à cinq kilomètres de Siby dans le cercle de Kati, a dû se montrer opiniâtre pour survivre au fil du temps. Après avoir vécu plusieurs décennies, il a disparu pour renaître de ses cendres. Makandiana fut fondé pour la première fois vers 1704 par Makandian Camara, l'éponyme du village.

Makandiana n'a pas toujours été le village paisible qu'il est aujourd'hui. « Vers 1754, des hommes au crâne rasé, habillés de tenues en cotonnade (boubous teints en rouge : « grè fani » ou « zorobilen fini ») ont attaqué le village et tué tous les hommes sauf un », raconte Oumar Soumano, griot et grand connaisseur de l'histoire du village. Pourtant, avec leur armée et la grande muraille de protection du village, les habitants ont opposé à leurs agresseurs, une résistance farouche, à tel point que ces derniers ont rebroussé chemin. C'est là qu'un guerrier à chéval de Makandiana s'est détaché de la troupe (acte de bravoure ou de trahison, nul ne le sait) pour suivre les fuyards et leur aurait crié : « Eh ! vous avez eu de la chance, nos réserves de munitions sont épuisées, sinon nous allions vous infliger aujourd'hui l'une des corrections les plus exemplaires ». C'est en entendant cela que les assaillants revinrent sur leurs pas et égorgèrent tous les hommes à part un, au bord d'un égout d'évacuation des eaux de ruissellement. Cet égout, gonflé par le flot de sang, a pris le nom de « kèfaga tota » : la fosse de la mort. L'endroit tristement célèbre est toujours visible à Makandiana. Le seul homme épargné l'aurait été pour la perpétuation de la lignée du village. Après ces évènements macabres, le rescapé dont le nom a été englouti par l'histoire (il serait toutefois un Camara) a migré vers le nord au pied des Monts mandingues. Il fonda là-bas le village de Kalassa qui perdura près de quarante ans et a permis l'épanouissement de la famille Camara. De découverte en découverte, les habitants de Kalassa s'apercevront que le site tout proche de Nienkèma était plus propice à l'agriculture et plus sécurisé pour éviter d'éventuelles attaques. Cest ainsi qu'ils créèrent



Fali Camara
l'actuel chef du village

Nienkèma, un village économiquement fort et socialement bien organisé. Vers 1794, les troupes d'El Hadj Oumar qui voulait instaurer l'islam, auraient attaqué Nienkèma alors sous le contrôle des Camara de « Faranna ». Cette attaque meurtrière a considérablement affaibli le village. Suite au passage des troupes d'El Hadj Oumar, un homme marquait la vie de Nienkèma : M'Famusani Badama, un homme doté de pouvoirs magiques qui terrorisait les habitants de Bancoumana, alors appelé Bancoumana djin. Il enlevait de nuit, les jeunes filles et garçons. Parfois, sur la place publique du village, le soir, il s'adonnait à des démonstrations incroyables en se servant de sa flèche. Avec la terreur qu'il suscitait, les occupants du village, des « Keita » aussi appelés les « Sansanni » fuirent pour aller fonder vers l'ouest, « Naréna ».

Invasion coloniale.

A leur départ, M'Famusani Badama et les siens s'installèrent à Bancoumana Djin qui devint Bancoumana tout court. Ce nouveau village, proche du fleuve Niger, avait des terres riches, propices à la riziculture, ce qui a attiré les Camara venus en grand nombre de Nienkèma. Ils y vivront près de qurante ans en cultivant du riz, jusqu'à l'arrivée de la sécheresse vers 1844. Du fait de cette catastrophe, le chasseur, Jéniba Fali, de la famille Camara « Diénibala », a, lors de ses pérégrinations, découvert que le milieu naturel de l'ancien site de Makandiana était devenu favorable à une nouvelle implantation. C'est ainsi qu'il y retourna en accompagnie de son frère Jéniba Koman, avec la bénédiction de leurs deux autres frères Jéniba Jomakan et Jéniba Sèmè qui leur confièrent la responsabilité de toutes les terres de la contrée. Ils seront confrontés à l'invasion coloniale qui a mobilisé des fils du village pour combattre lors de la deuxième guerre mondiale. Aux frères Jéniba, se jointe plus tard une deuxième famille Camara, les « Somala », une famille de griots « Soumano », puis les Traoré venus de Siby, et enfin les forgerons Kanté, venus de Nièkèma. C'est ainsi que renaquit le village de Makandiana, vers 1884, sous le règne de Jéniba Fali Camara. Il est aujourd'hui gouverné par son homonyme, Fali Camara.

Aly Asmane Ascofaré

Emigration

Un village tourné vers l'Occident

L'émigration est l'un des plus grands fléaux qui mine Makandiana. Face à la pauvreté, ils ont décidé de partir mais à quel prix?

599 morts en mer depuis le début de l'année 2021, selon le journal Libération. Pourtant, à Makandiana, ces chiffres n'effraient pas du tout les jeunes. Face à la pauvreté, une des solutions de survie pour eux est la traversée de la Méditerranée au risque d'y perdre la vie, sans compter les multiples embûches sur le parcours. Dans ce petit village, les hommes vont cultiver mais la majorité est tentée par l'aventure. Ils ont presque tous, une fois, quitté le Mali. L'expérience varie d'une personne à une autre. Au village, toutes les familles ont un ou plusieurs membres en Europe. L'Espagne, la France et l'Italie arrivent en tête des destinations les plus prisées. Les raisons de cet exode sont nombreuses mais les paysans avancent une émulation collective entre les membres d'une même famille. « C'est la jalousie qui les pousse à aller à l'aventure, ils envient les investissements réalisés par les autres dans la famille», explique Bakary Soumano, chef des griots.

Candidats au départ ?

Pour ceux qui réussissent la traversée maritime, seul le bien-être familial prime. Une minorité certes, mais qui investit dans l'économie et le développement local de la communauté. Ils envoient du matériel agricole, investissent dans l'éducation et la santé. Difficile de chiffrer ces investissements car les montants des transactions financières entre l'étranger et la commune de Siby ne sont pas répertoriés.

La reconversion dans le jardinage

Pour pallier le manque de moyens et réduire la dépendance vis-à-vis des émigrés, certaines familles s'adonnent au jardinage. Dans la famille Camara, il y a le champ collectif de neuf hectares mais aussi le potager d'un hectare et demi. Mody Camara est le plus régulier au jardin, il a tenté deux fois de traverser la Méditerranée. La première fois en 2005, par la Libye où l'embarcation de fortune tombe en panne en pleine mer. Il est sauvé et remis aux autorités algériennes. Téméraire, il retente sa chance, cette fois-ci en partance depuis le Maroc. Ne trouvant pas le moyen de rejoindre l'enclave espagnole de Ceuta, il se met à jardiner. Et il transposera cet amour pour les fruits et légumes sur sa terre natale. Aujourd'hui, bel exemple, lui et ses frères cultivent les légumes de saison (oignons, tomates, aubergines, piments...).

En retrait de toutes les habitations, se trouve la concession des Coulibaly. Le patriarche est arrivé au village dans les années 70. Tous ses fils résident à Bamako sauf le dernier, B. Coulibaly. « Je suis resté pour assister ma mère. Tous mes frères sont à Bamako », ce témoignage de Coulibaly est en contradiction totale avec l'avis général de la population de Makandiana. Le trentenaire fait partie de ce petit groupe de personnes qui ne rêve pas du couchant.

Dans les grands clans du village, les parents affirment être impuissants face aux choix de leurs enfants. Pour Bintou Keïta, ils n'obéissent plus aux parents.

Salimata Koné

Le saviez-vous

À Makandiana, il existe une banque de céréales depuis 2005. Elle prête chaque année aux villageois du riz, du mail ou du maïs en saison ssèche. Le déremboursement de ce prêt particulier est soumis à une condition: rendre la même quantité empruntée plus cinq kilo de la même céréale ou payer le montant équivalent à l'emprunt.

Makandiana

Quand le litige foncier menace le vivre ensemble

Dans ce village du mandé, vivent plus de 1700 habitants sur une superficie de près de 6 Km2. Pendant des années, une population composée de: malinké; bamanan, peul et mininyanka s'y côtoient dans la convivialité. Depuis peu, une mauvaise graine, notamment la vente de terrain nuit gravement à la concorde. Quelles sont les causes et les conséquences ?

Litige foncier entre individu, village, clans, tel est le triste spectacle que présente la commune rurale de Siby. Makandiana, l'un des 21 villages composants de cette municipalité mandingue, voit la rage pour la terre salir le vivre ensemble. Chacun veut, à cor et à cri, un maximum de parcelle pour cultiver, planter et vendre. Avoir, alors, assez de terrain à sa possession est synonyme de respect, de considération voire de richesse. Raison pour laquelle, la transaction foncière est devenue « un problème crucial qui n'a, pour le moment, pas de solution », selon le Major Amadine Saye, chef de brigade de la Gendarmerie de Siby.

Cependant, les conditions d'acquisition de terres agricoles ou d'habitations sont souvent source de discordes.

La loi n°2017-001 / du 11 avril 2017 portant sur le foncier agricole reconnait la légitimité du droit coutumier sur la terre. Cette loi autorise les chefs coutumiers de conclure certains contrats fonciers sans avoir de compte à rendre à qui que ce soit. Alors beaucoup se limitent à donner verbalement le terrain agricole aux gens sans une preuve administrative. « Il y a ici, des gens qui nous ont demandé des terres à cultiver, à notre grande surprise, nous avons vu des piquets de bornage jalonner ces parcelles. Nous nous sommes rendus compte qu'ils ont vendu le terrain. Nous avons tout simplement rappelé à la famille que nous leur avons prêté ce terrain qu'ils investissent leur champ et non à d'autres usages. », témoigne un fils de la famille fondatrice.

Comme beaucoup de villages mandings l'économie de Makandiana est principalement basée sur l'agriculture céréalière. Les terres sont de plus en plus moins arables. Ce qui pousse les habitants de pratiquer l'agriculture extensive pour plus de rentabilité.

Par ailleurs, les mutations sociales : l'urbanisation, la démographie galopante, le désenclavement, la poussée de l'industrialisation, la migration à grande échelle éveillent les esprits et changent les comportements dans les villes autant que dans les campagnes. Ce village de descendants des Camara, propriétaires de terres au mandé, ne fait pas l'exception d'où l'acharnement de ces fils sur la terre.

L'aménagement de la route nationale 5 reliant Bamako à Kouremalé (Guinée-Conakry) entre 2002- 2009 a favorisé la vente de terre dans les localités près de Bamako. A 50 Km de la capitale malienne, le sol de Makandiana et ses villages voisins sont convoités par de grands opérateurs économiques du pays. Le village a résisté pendant longtemps à la vente. Mais, la tentation de liquider futs grands.

Depuis ce jour, chacun veut s'assurer de sa part de terrain. Pour ne pas avoir d'histoires, des familles plantent des arbres (mangue et anacarde) dans leurs champs pour au moins avoir une garantie.

En 2008, le village a connu son premier litige foncier poussé au tribunal avec un village voisin. « Nous ne sommes pas prêts à trouver une solution à ce phénomène géographique dans la mesure où les communes et les villages ne sont pas délimités sur le plan terrestre. C'est l'une des conséquences de la décentralisation. », regrette Bréhima Camara, deuxième adjoint au maire de Siby, chargé domaine. Dans ces zones rares sont les chefs de villages qui connaissent les limites réelles de leurs terres.

D'ailleurs certaines femmes de Makandiana affirment avoir été empêchées de cultiver leurs champs d'arachide à cause d'un litige avec un village qui les réclamait. Une autre femme dans l'anonymat confie que son champ n'est plus fertile mais qu'elle a peur d'utiliser un terrain de litige avoisinant au près du sien au risque se faire déposséder de toute sa culture en plein hivernage.

De loin, « Ils (les vendeurs) gagnent certes de l'argent aujourd'hui. Mais si ça continue ainsi, dans l'avenir, leurs enfants et petits-enfants n'auront ni terre à cultiver ni place pour habiter. », prédit M. Bamba.

Le bras de fer existe souvent entre les acheteurs et les villageois. Il y a des villageois rusés qui se font propriétaires de terriens et maitres de tout. Ils vendent les parcelles d'un hectare à de prix variés : 300.000 à 1.000.000 de francs CFA. Les transactions sont très souvent faites en catimini. Quand les nouveaux propriétaires décident d'investir sur leurs parcelles, ils se voient empêcher par les villageois.

Aujourd'hui un combat de coq oppose les habitants du village. A Makandiana, seule la chefferie est propriétaire de terre. Elle la donne à celui qui saura gagner sa confiance. Ce droit a été à l'origine de plusieurs mécontentements jusqu'à ce que certains se sentent marginalisé, selon eux. Certains accusent la famille fondatrice d'avoir, à l'insu des autres, vendu des terres. D'autre sont mécontents parce qu'ils se sont vus privés de leurs plantations, sur un site réservé au pâturage (selon des villageois).

Ces différends font que Makandiana n'est plus ce village où jadis régnait la cohésion et l'acceptation de l'autre. Après des tentatives d'arrêt de toutes relations fraternelles avec un de ces voisins villages, le problème foncier a fragilisé la jeunesse de ce village. « C'était nous qui payions les enseignants du village mais avec cette crise de confiance rien ne va plus. » lâche désespérément Soriba Traoré, Président de la jeunesse

Une chose est sûre : « La terre n'appartient à personne nous sommes venus la trouver ici. Nous irons pour la laisser ici », conseille un adage malinké.

Chaka KEITA

«Deviens le grand œil fixe sur le grand tout» V. Hugo
L'ŒIL DE L'ECOLE DE JOURNALISME

La jeunesse de Makandiana

Un poumon du développement

Face aux difficultés socio-économiques et au sous-développement, les jeunes du village sont au four et au moulin pour le décollage de leur localité.

Cinq kilomètres séparent Siby et Makandiana. L'aménagement de la voie reliant les deux villages, a été rendu possible grâce au travail de sape de la population de Makandiana, avec en première ligne sa jeunesse. « C'est nous, les jeunes, avec l'appui de l'Ambassade des Pays Bas, qui avons aménagé la route, en 1996. Des journées entières, avant l'arrivée des agents chargés de la réfection de la route, nous avons déblayé les branches d'arbres et arraché la végétation qui encombraient la voie. A leur arrivée, la jeunesse a pris en charge leur restauration, et cela tout au long de leur séjour », se glorifie Soriba Traoré, président des jeunes de Makandiana. Tout comme lors des travaux d'aménagement de la route, au moment de l'installation des trois pompes à eau du village, la jeunesse a prêté main forte. « C'était en partenariat avec l'Association Lion Solidaire France. Le projet stipulait que pour chaque pompe, le village devait payer 125 000 F. Les jeunes ont payé la totalité », atteste, Oumar Soumano, une personne ressource du village.

Les réalisations des jeunes sont légion à Makandiana. « Ils viennent en aide pour le paiement des enseignants, et des agents de santé. », renchérit M. Soumano du CGS. Sur le plan de la protection de l'environnement aussi, les jeunes sont à pied d'œuvre avec l'aménagement d'une forêt de plus de vingt-trois hectares.

La jeunesse tire son pouvoir financier de l'agriculture. « Lors des travaux champêtres, nous travaillons pour des gens. L'argent ainsi généré est versé dans une caisse commune. Ainsi, en cas de problème au village, nous injectons des fonds », explique Soriba. En plus de l'appui des jeunes résidents, le village bénéficie de l'aide des jeunes expatriés. C'est ainsi qu'en 2007, Kamadjan Mali, l'association des jeunes ressortissants de Makandiana résidant en France, est venue en aide au village pour la relance des activités de la banque de céréales. Elle a également appuyé financièrement la caisse d'épargne et la maternité du village.

Soriba Traoré, président des jeunes du village

La force de la jeunesse de Makandiana, à en croire son président, est due au respect de la hiérarchie des âges. « Les cadets nous font confiance et écoutent ce qu'on leur dit. De notre côté aussi, nous faisons tout pour ne pas les décevoir. C'est grâce à cette compréhension mutuelle que nous arrivons à être solidaires et à travailler ensemble pour notre localité », dit Soriba Traoré.

Bravoure.

Etre jeune à Makandiana équivaut à l'intervalle entre 10 et 60 ans. Un chef est choisi par consensus. Les jeunes du village sont organisés en groupes appelés « Karé » (groupe de génération, dans la langue locale : le malinké). Ceux du même âge, ou trois à quatre ans au plus, sont du même « Karé ». Le groupe prend le nom de son leader (toujours issu de la famille du chef de village), comme le chef la génération des 55-60 ans, nommé « Moussa Karé ». Il peut aussi prendre le nom d'un arbre comme le cas du groupe des 25-30 ans, appelé « Guélé Karé », en référence à l'arbre Prosopis Africana, réputé pour sa constance et ses vertus médicinales. Cette règle traditionnelle est aussi valable pour les femmes.

La bravoure des jeunes de Makandiana est louée bien au-delà de leur village. Selon le deuxième adjoint au Maire de la commune rurale de Siby, « Makandiana est l'un des rares villages de la commune qui arrive à se suffire à lui-même, sur le plan du développement ». Cette autosuffisance est, en grande partie, due à sa jeunesse.

Aly Asmane Ascofaré

Kalilou Soumano dit Djely Lagaré

« Depuis mon enfance, j'aime chanter, et en tant que griot ça m'est facile »

Il a la voix d'un Baba Niamé, mais sur scène il bouge comme Iba One. Djely Lagaré, 25 ans, se décrit comme un chanteur traditionnel alors qu'il a tout d'un rappeur : corpulence athlétique, flow hip-hop, style américain. Après s'être expatrié, en 2018, au Sénégal et en Gambie où il vendait dans la boutique de son oncle, le jeune Kalilou revient, en 2020, dans son village natal, Makandiana, situé à cinq kilomètres de Siby, dans le cercle de Kati. Depuis le mois de décembre dernier, il s'est découvert un nouveau talent : musicien. Fils de griot, ce talent lui est inné, estime-t-il. De son vrai nom, Kalilou Soumano, il fait la pluie et le beau temps dans sa localité de 1700 habitants, où il est le seul artiste. Le temps des trois verres de thé, il nous fait découvrir sa passion pour la musique, ses espérances, et ses projets. En toute convivialité.

L'Œil : Qu'est-ce que ça vous fait d'être le seul artiste de votre village ?

Djely Lagaré : Ça me procure un sentiment de fierté, le fait d'être le seul à œuvrer dans ce domaine au village. Je fais tout pour porter haut le flambeau.

Comment est née votre passion pour la musique ?

Depuis mon enfance, j'aime chanter et en tant que griot ça m'est facile. Mais celui qui m'a vraiment inspiré est Seydou Fofona dit Senghor, un jeune rappeur de Siby, mort des suites d'un accident de la circulation, en 2019. Il fut le premier artiste que j'ai rencontré, et il m'a tout de suite plu par sa façon de s'habiller, de chanter. Depuis, j'essaie de faire comme lui.

Pourquoi ce nom d'artiste « Djely Lagaré » ?

Je suis « Djely » (griot) et je suis « Lagaré » (benjamin), voilà comment s'est formé mon surnom. J'adore me vanter bien que je sois benjamin. Ça ne veut pas dire grand-chose, mais ça me plait bien.

D'où puisez-vous votre inspiration ?

De la vie. Je regarde, j'observe ce qu'il se passe, j'essaye de chanter le quotidien des gens. Je m'appuie aussi sur ma petite expérience de vie à l'étranger. Pour le reste, ce n'est ne pas trop compliqué puisque je chante souvent pour des personnes qui ont des moyens, il me suffit de raconter leur vécu et leurs exploits.

Vos modèles en musique ?

Salif Keita et Kassé Mady Diabaté. Je ne chante pas comme eux mais ce sont mes modèles et je voudrais devenir comme eux. En fait, le style rappeur, je le fais pour essayer de m'adapter à mon public majoritairement jeune.

D'autres artistes vous ont-ils précédé à Makandiana ?

Oui, mais personne de sérieux. Je suis le premier à enregistrer en studio et le seul qui y excelle actuellement.

Des concerts à votre actif ?

Non, pas encore. Des artistes me sollicitent pour les accompagner lors de leurs concerts dans les villages environnants (Siby, Tabou…), mais personnellement, à mon niveau, je n'y ai pas songé d'abord.

Comment vous organisez-vous pour parfaire votre musique ?

J'essaie toujours de me rapprocher des personnes qui m'ont précédé dans cet art pour mieux connaître la musique. Savoir ce qu'il faut dire ou pas, pour ne pas dévier de ma vision de la profession.

Quels sont vos projets musicaux ?

Dans quelques semaines, j'envisage de sortir une chanson en honneur d'une des personnes qui me soutient. Je prépare aussi un son d'ambiance pour mes fans et enfin, un chant à la gloire du Mali.

Qu'en est-il des embûches de la vie de musicien, particulièrement dans ce milieu enclavé ?

Des difficultés j'en ai eu, et il y'en aura toujours, comme dans tout travail. Elles sont d'ordre familial et financier. Mon amour pour la musique m'aide à les surmonter.

Aly Asmane Ascofaré

Lutte contre la deforestation

Un combat perdu d'avance à Makandiana ?

La consommation charbon de bois ne cesse d'augmenter. Conséquence : le couvert arboricole se réduit comme une peau de chagrin à Makandiana. Ô paradoxe ! Ceux qui sont censés protéger la nature sont, aujourd'hui, devenus de véritables prédateurs de cette dernière. C'est le constat fait sur place si l'on en croit aux informations recueillies sur place.

Au moins huit charretées, c'est le nombre de bois transportés par une femme de Makandiana (qui cuisine) chaque année, pour seulement, l'usage ménager. Plus qu'un problème écologique, la déforestation devient une préoccupation vitale dans ce village. Après l'hivernage, le bois de chauffe et son charbon constituent principales sources de revenus des populations locales.

Interrogés sur le sujet, les agents surveillance des Eaux et Forêts de Siby précisent qu'ils ne donnent pas l'autorisation d'exploiter la forêt, avant d'ajouter que leur mission n'est pas d'empêcher l'abattage des arbres, mais d'apprendre aux paysans d'ébrancher les arbres en respectant les normes. « Le bois que coupent les femmes pour les tâches ménagères est autorisé par le droit d'usage. », clarifie M. Coulibaly, chargé des services des eaux et forêt en conseillant les autochtones.

Angoissées par la menace de perdre des ressources financières, tirées des arbres, les femmes de

Makandiana déplorent de n'avoir « aucune alternative ». Mais elles sont prêtes à accepter toutes les initiatives allant dans le sens de l'usage rationnel du bois, qui d'ailleurs leur coûtent beaucoup d'argent au-delà du drame écologique. « Pour trouver du bois c'est un tas de problèmes. Nous parcourons des kilomètres pour nous en procurer. », certifie Adama Camara, une des représentes de l'association des femmes du village.

A 40 mètres des habitations, un monsieur, penché sur sa pelle pour couvrir son four à charbon de banco, bouche toute entrée d'air afin que le charbon soit de bonne qualité. « C'est un dérangeur. Sinon il y a des gens qui peuvent avoir 50 à 100 sacs de 100 kg dans un seul four à charbon. », nous décrit Aboubacar Camara, guide touristique à Makandiana. Pour dire à quel point l'exploitation du charbon est une activité économique à part, qui n'épargne plus même les arbres dits protégés : karité, téré, tamarinier…

Forêt sans arbres

Depuis 1982, le village de Makandiana a classé une forêt de 23 hectares. néré (Parkia biglobosa), lengue (Afzelia africana), n tontigui (Boscia angustifolia), Buren (Gardenia spp), nbembe (Lannea acida A.Rich) ,guelen (Prosopis africana) zaban (Landolfia senegalensis) sont des arbres qui dominent ce site forestier. Il est aménagé pour lutter contre la déforestation qui dénude la zone. La gestion de ce site, en premier lieu, a été formellement confiée aux donso : chasseurs en pays mandingue dans la traduction du malinké et bamanankan, pour leur contact direct avec l'environnement, puis à un comité composé des membres du village. Par la non-application des règles dictées pour la sauvegarde, la forêt s'est retrouvée orpheline de tous les arbres qui faisaient sa beauté.

Classée depuis trente-huit ans, pour la mettre à l'abri contre les abattages d'arbres, la zone forestières offre un visage agonisant même si quelques grands troncs imposent encore leur suprématie. Cela est dû à l'autorisation de couper du bois pour les tâches ménagères. Surtout le laisser-aller dans la production du charbon de bois et les feux de brousse incontrôlés.

La jeunesse vendait alors une charretée de bois à 2.500 f CFA. Cela leur permettait d'alimenter leur caisse. Mais depuis, beaucoup de gens ont profité de ce droit pour en faire un fonds de commerce. Le bois est très souvent coupé pour être vendu, notamment à Siby.

M. Mahamadou Ndaou, chargé de contrôle du poste des Eaux et Forêts de Siby pense, comme la majorité des villageois, que le reboisement est la solution à la déforestation qui s'abat sur Makandiana et environs. En revanche, M. Karim Bamba, professeur d'Histoire et de Géographie au lycée Kamandjan de Siby, estime que la pauvreté et la rareté des activités génératrices de revenus dans la zone sont à l'origine du fléau.

Ainsi, « la plantation ou le reboisement peuvent être une solution à la déforestation, mais pas la pauvreté. Il faut le maraîchage pour lutter contre la pauvreté et cela épargnerait nos forêts. », conclut M. Bamba.

Chaka KEITA

Kô Camara

« On ne cultive pas que pour manger »

Le Kô Camara, sexagénaire, est propriétaire de six hectares d'anacardiers : arbre tropical dont la noix est à la fois objet d'une forte commercialisation. M Camara ambitionne de faire de la culture industrielle un moyen de booster l'économie locale afin de combattre l'extrême pauvreté de son petit village, depuis son retour de la Côte d'Ivoire en 1984.

L'œil : ***D'où vous est venue l'idée de vous investir dans la plantation d'anacardiers ?***

Kô Camara : J'ai commencé ce travail en Côte d'Ivoire. J'ai vu son importance là-bas. Je me suis dit qu'il faut que je fasse la même chose dans mon pays. Quand je commençais ma plantation, on m'a raillé. Je leur ai dit de me laisser faire ce que j'ai décidé. Tout en acceptant les difficultés, j'ai décidé de ne pas renoncer à mon projet, persuadé que ça va certainement m'apporter un profit dans l'avenir. Ça n'allait pas au début, mais j'ai résisté.

L'œil : ***Comment vous et vos mis vous vous êtes organisés pour aménager ces plants ?***

Kô Camara : Chacun se débrouillait de son côté. Un projet (PAFAM) (Projet d'Appui à la Filière Anacarde au Mali) est venu nous proposer de regrouper. Je leur ai dit que je suis prêt. J'ai ensuite rassemblé les agriculteurs de Makandiana et ceux des villages environnants pour former une coopérative. Le projet nous a accompagnés à travers des formations. Ainsi, nous leur avons demandé d'installer une usine de transformation vu le progrès de la production dans la zone. L'usine a été installée à Siby. Le PAFAM est arrivé à ses termes. Un autre projet nous a promis l'arrivée des machines de transformation dans un bref délai. Il s'agit de produire des jus de fruits, du couscous, du beurre à partir de la noix de cajou.

L'œil : ***Quels usages faites-vous de l'anacardier à Makandiana?***

Kô Camara : Les importances sont énormes. Il est différent de beaucoup d'arbres. Quand les enfants mangent la pomme de cajou, cela réduit la fièvre. L'un des atouts de la noix de cajou, est qu'elle est facile à conserver. On peut faire sécher la pomme sans difficulté. sa gomme permet de conserver une nourriture très longtemps sans qu'elle ne se décompose.

L'œil : ***L'exploitation de l'anacarde nourrit-elle son homme au village ici ?***

Kô Camara : Dans mes six hectares, il y a une différence d'âge entre les plantes. J'ai vendu 1750 kg quand le kilo de la noix était à 750 f CFA en 2019. Et j'ai gagné plus de 1 million de francs. Cette année nos partenaires nous demandent de leur réserver un stock pour évaluer notre détermination. Seul, j'ai préparé 1 tonne et 400 kg pour notre zone.

Le flux du marché de la noix était trop lent à un moment donné, mais actuellement, c'est à 300f CFA le kilo. Cette année, j'ai déjà écoulé pour 300.000 f. C'est Modibo Keita, le premier président du Mali, qui a encouragé le secteur. Mais les gens ne l'ont pas pris au sérieux.

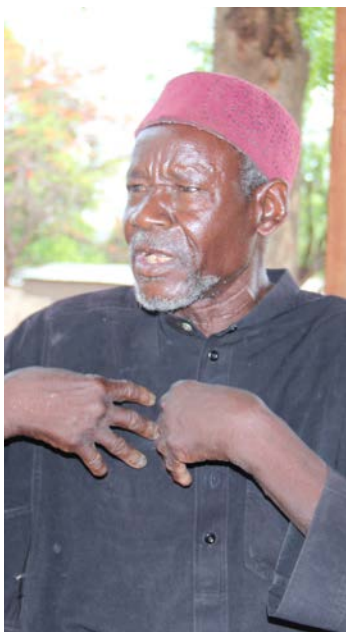
Je n'ai plus les mêmes difficultés qu'au début car notre projet vient juste de m'offrir une moto tricycle que je dois rembourser petit à petit. Je suis sûr que c'est grâce à l'acajou. Je n'envie pas à nos ressortissants qui sont à l'extérieur, précisément en Europe. Mais, cela ne veut pas dire que nous ne comptons pas non plus sur eux.

L'œil : ***Quelles sont les difficultés auxquelles vous êtes confrontés ?***

Kô Camara : Elles sont nombreuses. Mais elles finiront par disparaître bientôt petit à petit. J'y crois. C'est le marché informel qui fonctionne ici. Nous n'avons pas de prix fixe. Toujours c'est de l'instabilité. Le gouvernement ne s'y implique pas. Les partenaires (PAFAM et un nouveau projet) qui nous accompagnent ne s'intéressent pas encore à la vente. C'est pourquoi notre espoir porte sur la mise en marche de l'usine de transformation évoqué plus haut. Nous sommes également trop enclavés ici malgré la proximité de Bamako.

L'œil : ***quel est objectif ?***

Kô Camara : Mon projet est de montrer à tout le monde que nous avons les atouts nécessaires pour vivre heureux en Afrique. Si je trouve les moyens qu'il faut, je stimulerai la production pour que le Mali égale les pays comme la



Côte d'Ivoire et le Burkina Faso dans l'exportation de la noix de cajou.

L'œil : ***Quel message pour les dirigeants ?***

Kô Camara : Personne ne peut diriger un pays sans donner au peuple du travail qui permet l'autosuffisance. On ne cultive pas que pour manger. L'homme a d'autres soucis qui peuvent être financiers. Cela ne pourra pas se résoudre sans l'argent. Partir à l'étranger n'est pas mauvais. Mais si je peux prendre en charge de milliers de personnes étant ici, pourquoi partir ailleurs ? Il faut que l'Etat nous accompagne dans nos projets de développement local.

Chaka KEITA

«Deviens le grand œil fixe sur le grand tout» V. Hugo
L'ŒIL DE L'ECOLE DE JOURNALISME

Education

L'école de Makandiana, reflet d'un village solidaire

Pour une bonne éducation des enfants du village, tous les habitants s'engagent. Les résidents comme les expatriés ressortissants de la localité.

« Un analphabète est comme un tronc d'arbre », ironise Bintou. Pour elle, une femme leader de Makandiana, l'école est une priorité pour le développement et l'épanouissement des enfants. Elle qui n'est jamais allée à l'école se bat bec et ongles pour que ses enfants y aillent. « Raison pour laquelle je paye 5 000F par an pour chacun d'eux », justifie-t-elle. Bien que Bintou paye les frais de scolarité, le collectif des femmes dont elle fait partie, n'hésite pas à mettre la main à la poche si l'école à des problèmes. « Nous avons eu recours aux femmes, pour le paiement des enseignants. Ici, tout le monde s'engage quand c'est pour l'école », témoigne Oumar Soumano, membre du Conseil de Gestion de l'Etablissement (CGS). De même que les femmes, les jeunes ne restent pas indifférents au devenir de l'école. « C'est nous qui l'avons construite en 2005, avec l'aide de l'association Lion Solidaire de France et nous avons contribué plusieurs années de suite au paiement des enseignants », avoue Soriba Traoré, président des jeunes du village.

Le salaire des enseignants constitue la principale difficulté pour le village malgré l'aide de 50 000F par mois de l'Etat malien. Pour y pallier, les gestionnaires de l'école font appel à tous les groupements sociaux comme aux expatriés ressortissants du village.

Vent debout.

L'école de Makandiana est passée depuis cinq ans du statut d'école communautaire à école publique. « Pour autant, les conditions n'ont pas changé. L'Etat ne nous envoie pas d'enseignants ; même s'il les affecte ici, ils refusent de venir sous prétexte que c'est un village. Même cette année, l'annonce a été faite qu'une institutrice devait venir, mais elle n'a jamais mis les pieds ici », se désole M. Soumano. Awa Doumbia, directrice de l'établissement scolaire, déplore qu'elle ne soit pas dotée en matériels didactiques, notamment en manuels scolaires. Agée de 60 ans, elle y enseigne depuis 2005. « J'étais toute seule au début, c'était difficile. Gérer les enfants n'était pas chose aisée, mais l'amour que j'ai pour eux m'a permis de tenir le coup », dit-elle. Depuis 10 ans, deux collègues, Aminata Poudiougou et Fatoumata Camara, sont venues à la rescousse. A trois, elles « prennent soin des élèves comme de leurs propres enfants, malgré des conditions de travail précaires », regrette Aminata Poudiougou. « Nous pouvons souvent rester trois à quatre mois sans salaire. Mais on ne se plaint jamais car nous savons ce que les gens du village endurent pour prendre en charge le fonctionnement de l'établissement. D'ailleurs, pour nous encourager, ils nous donnent des petites primes lors des évaluations trimestrielles », reconnait-elle.

Pour épauler les trois femmes, l'ONG Plan Mali, dans le cadre de son projet PASS+ qui consiste à inscrire à l'école les enfants de 8 à 12 ans qui n'y sont jamais allés ou qui l'ont abandonnée très vite, a recruté un enseignant, Kassim Traoré.

L'école de Makandiana est dotée de trois salles de classe, trois toilettes et une pompe à eau. Construite « en dur », elle accueille 146 élèves dont 90 garçons et 56 filles. Parmi eux, Aminata Diakité, une petite fille de 12 ans, qui envisage de devenir enseignante. Elle peut compter sur toute la population de son village, vent debout pour la scolarisation des enfants de Makandiana.

Aly Asmane Ascofaré

Santé

Une maternité de brousse pour pallier le désert médical

Le système de santé au Mali se présente sous forme pyramidale. A la base se situent les Centres de Santé Communautaire (CSCom) qui regroupent plusieurs quartiers ou villages.

Le CSCom de Siby regroupe 15 des 21 villages de ladite localité et un seul médecin en a la responsabilité. Pour pallier ces déserts médicaux, les villages ouvrent eux-même leurs propres structures sanitaires. Makandiana, pourtant situé à 5km de Siby, ne fait pas exception à la règle. Tout commence en 1991 avec le concours de l'ONG 3AG (Association d'aide et d'appui aux groupements) qui construit en 1991 une maternité en banco et forme pendant six mois des accoucheuses traditionnelles. Mariam Camara, la matrone du village, a bénéficié de ce projet. « J'ai fait un stage à l'hôpital Gabriel Touré de Bamako. Heureusement, car l'ONG n'a pris que celles qui avaient étudié », précise l'accoucheuse. Elle exerce ainsi jusqu'à la construction du dispensaire en 2008 par l'association "Lyon solidaire" de France, en réponse à une demande de l'Association pour le développement économique et social de Makandiana (ADESMA). Le nouveau centre de santé est construit en briques avec cinq pièces, deux lits d'hospitalisation et six berceaux. Pour avoir le statut de dispensaire au Mali, le centre doit disposer d'une matrone et d'un infirmier du 1er cycle (DEF+3), selon le docteur Lamine Diawara du CSCom de Siby.

Un dispensaire autonome

Ce qui est le cas du dispensaire de Makandiana qui est auto financé. Les agents de santé qui y travaillent (la matrone et l'infirmier) sont payés par la communauté principalement grâce aux tickets d'admission qui coûtent 500F et aux bénéfices de la pharmacie. " Je suis allé à Sino pharma à Bamako pour prendre 500 mille francs de médicaments à crédit lors de l'ouverture du dispensaire", confie)umar Soumano, le griot du village. Quant à l'autorisation d'exercer, le griot fait savoir que le dispensaire ne bénéficie pas d'agrément pour exercer encore moins d'un médecin affecté par le Ministère de la santé. S'agissant de l'infirmier, il a été recruté par le village sur avis du médecin du CSCom de Siby. Taiseux et peu enclin à parler de son travail, Amadou Telli est originaire de la région de Mopti dans le centre du Mali. En poste depuis six mois, il affirme exercer tous les jours, à n'importe quelle heure. Il est logé et nourri par la communauté. L'infirmier certifie que seuls les premiers soins sont dispensés dans le centre de Santé. " Quand c'est grave, nous envoyons le malade à Siby", murmure-t-il. Au CSCom de Siby, le médecin en poste exprime son mécontentement face à cette situation. Pour lui, il n'est pas normal que des villages disposent de leurs propres matrones et infirmiers. « Dans des conditions normales, c'est la mairie qui doit les payer. Aucun de ces villages ne devrait avoir sa case de santé ou sa maternité, car ils ne font pas partie de la pyramide sanitaire du Mali. Notre CSCom est née de la volonté commune de 15 villages de Siby, dont Makandiana, donc ils devraient venir se soigner chez nous », critique le docteur Lamine Diawara.

SOS matériel

Le dispensaire de Makandiana enregistre en moyenne 30 naissances par an, selon son registre. Le manque de matériel est criard: dans la salle d'hospitalisation, seulement deux lits depuis 1997!. Qui accueillent à la fois les femmes qui viennent d'accoucher et les autres patients. « Nous n'avons pas assez d'espace pour mettre un troisième lit. Ça me fait mal de voir couchés une nourrice et son bébé à côté d'un malade du paludisme », s'attriste Mariam Camara. « Mais qu'est-ce que je peux y faire? », continue-t-elle la tête baissée.

Salimata Koné

Campement Dodaba

Le « petit paradis » d'Aly Camara

Lorsqu'on emprunte à Siby la route en gravier rouge qui mène à Makandiana, il faut rouler quelques kilomètres pour apercevoir sur la droite les premières cases bâties sur deux hectares de savane arborée. Le campement a l'allure d'un petit village traditionnel. Le paysage en perspective dégage une atmosphère de brousse et les chants des oiseaux réveille le calme de la cour. Ce site appartient à Aly Camara, un sexagénaire, qui a roulé sa bosse un peu partout en Afrique : du Cameroun, au Sénégal, en passant par les deux Congos, São Tomé-et-Principe, le Nigéria...

« L'idée m'a taraudé lors de mes multiples voyages. Partout, je voyais ces petits logements destinés généralement aux touristes », explique-t-il.

2005. Le village de Makandiana reçoit des membres de l'association Lion Solidaire, dans le cadre d'un projet d'installation de pompe à eau. « Les habitations du village n'étaient pas adaptées pour les accueillir. C'est ainsi, qu'avec l'aide des jeunes de Makandiana et de certains villages environnants, je me suis attelé à la construction de ce campement avec huit cases, une cuisine et un hangar-réfectoire. L'idée a tellement plu aux Européens qu'ils nous ont aidé à construire trois autres chambres », se félicite Aly Camara.

Les huit premières cases, couvertes de chaume, sont en banco avec un crépi de ciment, et les autres en argile rouge, avec des toilettes intérieures. La réalisation de ce petit « château », n'a pas été de tout repos pour Aly Camara, malgré son statut de jeune frère du chef de village. « On me traitait de fou mais je m'en fichais. J'ai dû être fort pour dépasser tout cela. A présent, tout va pour le mieux », se réjouit-t-il.

Aly Asmane Ascofaré

Mody Camara, maraîcher

« Au terme d'une récolte, je tire au minimum 3 à 4 millions de FCFA »

Sénégal, Camaroun, Gabon, Algérie...Après plusieurs décennies de pérégrination, Mody Camara renoue avec la terre. Malgré les maigres moyens dont il dispose, le modeste paysan reconverti maraîcher s'en sort bien à la fin de chaque récolte. N'est-ce pas une source d'inspiration pour les habitants de Makandiana ?

« Si vous me demandez quel métier j'exercerais à Makandiana si j'avais les moyens nécessaires, je dirais le maraîchage ». Du haut de ses 20 ans, Modibo Diabaté n'est pas le seul à tenir ce discours. Des jeunes saisonniers aux retraités paysans, en passant par les agriculteurs, les éleveurs et les femmes, le maraîchage ne cesse de gagner les mentalités à Makandiana. Parmi ses adeptes, figure Mody Camara qui entretient un hectare et demi juste à l'entrée du village.

Solidarité familiale

De taille moyenne et corpulence rebondie, Mody est un passionné du Djoliba Athletic Club (club de foot malien). Marié à une femme, le quinquagénaire est père de quatre enfants (un garçon et trois filles). Son histoire avec le maraîchage commence il y a tout juste trois ans. « Puisque les récoltes de la saison de pluies ne sont plus suffisantes pour couvrir les besoins de la famille, explique-t-il au milieu des planches, c'est dans le but de trouver une activité lucrative pendant la saison sèche que j'ai aménagé cet espace qui servait auparavant de champ d'arachide ». Pour y parvenir, Mody bénéficie de la solidarité familiale. « En plus du soutien d'un cadet qui m'a envoyé un tracteur de France, précise-t-il, je travaille ici avec cinq autres frères qui font office de manœuvres. ». Avec un tracteur, un forage, un groupe électrogène et une fontaine, le maraîcher cultive trois sortes de légumes. « Pour le moment, l'essentiel de mes cultures, c'est l'aubergine, l'oignon et la tomate.

Je tire au minimum 3 à 4 millions de FCFA de bénéfice à la fin de chaque récolte. Puisque j'ai des clients à Siby et à Bamako », ajoute-t-il.

Reconversion

Avant de se lancer dans le domaine du maraîchage, Mody Camara avait d'abord connu le chemin de l'immigration. Après avoir sillonné le Sénégal, le Gabon et le Cameroun, où il fut, tantôt vendeur ambulant, tantôt manœuvre sur les chantiers de construction, il travaillera comme jardinier en Libye, en Algérie et au Maroc. Il tentera ensuite, sans succès, de joindre l'Europe par l'Atlantique à deux reprises. Revenu au bercail, ce fils de paysan renoue enfin avec la terre.

En plus de cet espace qu'ils consacrent au maraîchage, les frères Camara cultivent du coton sur six hectares et élèvent un cheptel estimé à 100 têtes de bœufs et plusieurs dizaines de moutons et de chèvres. Mais la principale activité reste le maraîchage. « Pendant la saison sèche (septembre à mai), précise Namagan Camara, frère aîné de Mody, notre principale activité, c'est le maraîchage qui continue même pendant l'hivernage. Et même s'il est faiblement pratiqué en cette période ».

Parlant des aléas, Mody Camara souligne : « à défaut d'une main d'œuvre spécialisée, mes cinq frères et moi travaillons ici tous les jours, du matin jusqu'aux environs du crépuscule. En plus de cela, le forage peut consommer 15 à 20 litres de gas-oil en une seule journée, sans oublier que le tracteur dont nous disposons est d'occasion. ».

Qu'à cela ne tienne, « le maraîchage a beaucoup changé ma vie. Non seulement il m'a permis de prendre en charge ma famille mais aussi et surtout de faire des solides économies », constate-t-il. A cet effet, le modeste paysan-maraîcher ambitionne déjà d'autres projets plus lucratifs. « Mon objectif ultime est de parvenir à aménager un espace encore plus grand, avec d'autres moyens, pour constituer un verger de manguiers, d'orangiers et de papayers dans les années à venir », projette-t-il.

Mamédy Dramé